Document generated on 06/06/2025 7 a.m.

Ciné-Bulles
Le cinéma d'auteur avant tout

Critiques
Lone Star
Fiesta
Visiblement je vous aime

Thierry Gendron, Maud Béland and Louise Trottier

Volume 15, Number 3, Fall 1996

URI: https://id.erudit.org/iderudit/881ac

See table of contents

Publisher(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (print)
1923-3221 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Gendron, T., Béland, M. & Trottier, L. (1996). Review of [Critiques / *Lone Star* / *Fiesta* / *Visiblement je vous aime*]. *Ciné-Bulles*, *15*(3), 59–62.

Tous droits réservés © Association des cinémas parallèles du Québec, 1997

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

LONE STAR
de John Sayles

par Thierry Gendron

Dans le dernier film de John Sayles, **Lone Star**, un récit fort complexe s'élabore autour du concept d'histoire et de son objet: le passé. Dans la petite ville frontalière de Frontera, le corps de Charley Wade (Kris Kristofferson), un ancien shérif corrompu, est retrouvé mort, assassiné. La découverte fait mentir l'histoire locale qui prétendait qu'il s'était enfui. L'objectif de Sam Deeds (Chris Cooper), le shérif actuel, sera de découvrir l'auteur d'un meurtre vieux de plus de 40 ans. Pour y parvenir, il devra non seulement se plonger dans le passé de Frontera mais également dans sa propre histoire personnelle, son père, feu Buddy Deeds (Matthew McConaughey) ayant peut-être été le meurtrier de Wade. Autour de cette prémisse, un récit épineux permettra au réalisateur de nous offrir un essai fort convaincant sur les notions d'histoire, de passé et de frontières.

Construit autour de constantes allées et venues entre présent et passé, **Lone Star** dépeint un portrait social surprenant. De par sa position géographique et l'histoire de l'État dont elle fait partie, Frontera est un exemple typique du fameux *melting-pot* américain. Le Rio Grande coule près d'elle et depuis la guerre civile pour l'indépendance du Texas, à Fort Alamo, des milliers de Mexicains l'ont traversée. De plus, l'Armée américaine (majoritairement formée de Noirs, bien sûr) possède une base tout près de Frontera. Dans cette communauté multi-culturelle, les différentes interprétations du passé s'entrechoquent continuellement, mettant en évidence non seulement le caractère arbitraire de la prétendue vérité historique, mais également les inégalités sociales qui perdurent et se maintiennent grâce à la minorité américaine dominante, de plus en plus menacée par un envahissement progressif des Mexicains aux postes décisionnels.

D'autre part, Sayles présente un véritable problème de communication entre deux générations de personnages. Chacun d'eux tentera de régler sa propre histoire pendant que l'enquête de Sam continuera de fouiller le passé de Frontera. L'évolution parallèle que suivront ces deux aspects historiques du récit (l'un personnel et l'autre, collectif) démontre lentement que l'histoire d'une communauté se joue autour de la destinée des individus qui y vivent. En agissant ainsi, Sayles choisit de lier plutôt que d'opposer les concepts de destinée individuelle et de destinée collective. Et effectivement, plus le film

Lone Star

35 mm / coul. / 135 min / 1995 / fict. / États-Unis

***Réal., scén. et mont.**: John Sayles*
***Image**: Stuart Dryburgh*
***Son**: Clive Winter*
***Mus.**: Mason Daring*
***Prod.**: R. Paul Miller et Maggie Renzi - Rio Dulce Production*
***Dist.**: Malofilm Distribution*
***Int.**: Chris Cooper, Elizabeth Pena, Kris Kristofferson, Miriam Colon, Clifton James, Frances McDormand, Ron Canada, Joe Morton, Eddie Robinson*

Kris Kristofferson dans ***Lone Star*** de John Sayles

Elizabeth Pena dans ***Lone Star*** de John Sayles

progresse et plus l'histoire locale se révèle mais seulement par bribes, selon le bon vouloir de ceux qui veulent en révéler quelques pans.

En enquêtant sur la mort de Wade, Sam Deeds s'aperçoit que le passé s'imprègne à tout moment dans le présent (par ailleurs, la manière dont Sayles conçoit ses nombreux flash-backs, sans coupe et sans avertissements, comme s'ils faisaient partie intégrante d'une même période temporelle, est pour le moins significative). Ces temps révolus ramènent avec eux toutes les inégalités sociales qu'on croyait mortes (le corps de Wade n'est en ce sens qu'un rappel fort concret de cet aspect du passé), transportant dans leur souffle l'arrière-goût amer des fautes de la génération précédente et étouffant toute forme de regard vers l'avenir. L'oubli sera essentiel pour chaque personnage du film...

Lone Star se termine dans un décor magnifique, sur une réplique qui résume à elle seule l'ensemble d'une thématique pour le moins exigeante. Devant l'écran d'un *drive-in* maintenant désaffecté où, il y a longtemps, ils furent séparés par leurs parents, Sam et Pilar (Elizabeth Pena), les anciens amants à nouveau réunis, discutent péniblement. D'une voix navrante, Pilar demande à Sam: «We start from scratch? Everything that went before, all that stuff, that history — the hell with it, right? Forget the Alamo.»

Et en effet, tout est dit. ■

Fiesta

35 mm / coul. / 108 min / 1995 / fict. / France–Espagne

***Réal.**: Pierre Boutron*
***Scén.**: Pierre Boutron (d'après le roman **Fiesta** de José Luis Villalonga)*
***Image**: Javier Aguirresarobe*
***Son**: George Prat*
***Mont.**: Claire Bez*
***Prod.**: Michel Chambat*
***Dist.**: Allegro Film Distribution*
***Int.**: Jean-Louis Trintignant, Françoise Christophe, Grégoire Colin, Dayle Haddon, Marc Lavoine, Marc Betton*

FIESTA

de Pierre Boutron

par Maud Béland

Octobre 1936. La guerre civile ensanglante l'Espagne depuis trois mois. Dès ses premiers balbutiements, les nationalistes (camp défendu entre autres par Franco, les fascistes et aussi les catholiques) tout comme leurs ennemis républicains (surtout des communistes et des anarchistes) luttent avec une férocité impitoyable. Les deux camps pratiquent allégrement fusillades de masse, massacres, jugements sommaires, etc.

Raphaël (Grégoire Colin) étudie dans un collège catholique français lorsque son père, un haut gradé de l'armée franquiste, l'en retire afin de l'envoyer au front. L'adolescent se fait une fête à l'idée de participer aux combats mais le sage et avisé paternel veille au grain! Particulièrement soucieux d'éviter à son digne descendant une cassure trop brutale, il confie celui-ci aux bons soins du cynique colonel Masagual (Jean-Louis Trintignant). Ce monstre dépravé, tirant tout son plaisir dans la souffrance des autres, initie le noble et distingué garçon aux arts de la guerre au moyen d'un noviciat quelque peu insolite. Ce dernier se voit affecté aux bien nommées «fiestas», d'horribles festivités que représentent les exécutions publiques.

L'oisillon perd des plumes dès l'envol. Sa naïve soif d'héroïsme et ses convictions politiques céderont vivement le pas à la désillusion, l'incompréhension, l'amertume et le dégoût. Plus particulièrement au contact de l'infâme et torturé Masagual et de son coquet aide de camp (Marc Lavoine) qui ne lui épargneront pas les turpitudes de leurs angoisses nombrilistes et de leurs querelles sentimentales! Lorsque Masagual lui donne l'ordre de tuer la fille d'un capitaine républicain, Raphaël s'engage, dans un moment de révolte, à servir sa conscience plutôt que l'armée. De gamin, il devient homme. Mais quel sorte d'homme? Même s'il agit bravement lors de ce déchirant dilemme moral, il part au front le regard dur et vide, les lèvres serrées...

Après **les Années sandwichs** et **le Portrait de Dorian Gray**, Pierre Boutron (réalisateur de télévision et metteur en scène de théâtre) signe avec **Fiesta** son troisième long métrage pour le cinéma. Décapant et incisif, son film, librement adapté du roman

de José Luis de Villalonga, se veut une mise en garde contre la tentation enjôleuse des idéologies totalitaires ainsi qu'un cri d'alarme contre les soldats d'un «monde meilleur». La thèse du cinéaste est simple: derrière l'alibi de la bonne cause, les guerres, de façon générale, et plus particulièrement les révolutions, se présentent en réalité comme un gigantesque règlement de compte. On ne peut lui donner tort. Mis à part le renversement de la démocratie par la dictature militaire de Franco (un enfer qui durera 40 ans), la pire tragédie de cette guerre civile fut sans doute la lutte à mort d'un peuple contre lui-même.

Fiesta soulève un sujet encore brûlant d'actualité. Notre époque traverse les mêmes difficultés que celles qui enfantèrent la guerre d'Espagne. Au début des années 30, comme aujourd'hui, des peuples entiers affrontent les sévères répercussions d'une crise économique mondiale. Se pourrait-il que Boutron tente de nous prémunir plus précisément contre les éclats d'un fascisme renaissant? Cela reste à voir. Les problèmes économiques et l'exaltation des grandes luttes idéologiques n'expliquent qu'en partie un dénouement aussi tragique que celui de la révolution espagnole.

Fiesta se présente comme une allégorie antimilitariste très tranchée. Ici, nulle noble cause à défendre. En échange, on trouve avec abondance des victimes et des bourreaux, des lâches et des vendus, autant d'êtres désillusionnés ou corrompus. «Tant que la guerre sera tenue pour néfaste, elle gardera sa séduction. Faites-en une chose vulgaire et elle perdra toute popularité»: ce bon mot d'Oscar Wilde que reprend Pierre Boutron dépeint à merveille l'essence du film. ■

Françoise Christophe et Jean-Louis Trintignant dans ***Fiesta*** de Pierre Boutron

VISIBLEMENT JE VOUS AIME

de Jean-Michel Carré

par Louise Trottier

Les problèmes sociaux de tout acabit et principalement ceux qui touchent les jeunes sont autant de sujets de prédilection pour les journalistes que pour les cinéastes. Mais contrairement au traitement adopté par les différents médias, le grand écran permet souvent un meilleur approfondissement du sujet. Dans les premières pages des journaux ou à la télévision, ces thèmes ne méritent, tout au plus, qu'un traitement sensationnaliste.

Après **la Haine**, **Clockers**, **le Huitième Jour** mais devançant **Ferrovipathes**, autant de films qui exposent de façon singulière les problèmes très contemporains de la violence, de la folie et de la drogue, voici **Visiblement je vous aime**. Premier film de Jean-Michel Carré à être présenté outre-Atlantique, cette fiction qui frôle le documentaire expose aussi les thèmes de la folie et de la délinquance dans une perspective tout à fait originale en nous relatant l'histoire d'un jeune délinquant récidiviste.

Denis Marin (interprété par Denis Lavant) est arrêté pour agression. Le juge lui offre la possibilité de choisir entre la prison et le Coral, un authentique «lieu de vie» communautaire sis en Camargue qui accueille et abrite autistes, psychotiques mais aussi des jeunes vivant des problèmes d'adaptation sociale.

Toute alternative à la *taule* semble enviable à Denis et il opte pour le *H.P.* (hôpital psychiatrique, selon son expression). Mais l'adaptation à la vie au Coral s'avère pour lui difficile et il se sent seul parmi cet essaim où cohabitent, entre autres, Didier, un maniaque du café, Sophie qui se complaît dans l'anorexie et le mutisme, Franck dont l'univers tourne autour de Johnny Halliday et Xavier, un autiste fasciné par un bout de ficelle. Dans cette maison du sud-est de la France habite donc une famille dépareillée où les crises et les pleurs succèdent à des moments de bonheur familial et où Claude Sigala, fondateur et directeur du Coral, veille au bien-être de ses ouailles, secondé par son épouse et complice Marie. Et jour après jour, les pensionnaires du Coral, par leur affection sans bornes et leurs attachantes maladresses, s'insinuent un peu plus dans l'univers solitaire de Denis jusqu'alors dominé par la violence.

Visiblement je vous aime

35 mm / coul. / 100 min / 1995 / fict. / France

***Réal.**: Jean-Michel Carré*
***Scén.**: Claude Sigala, Jean-Michel Carré, Jacky Berroyer, Patricia Agostini et Piotr Barsony*
***Image**: Hugues de Haeck et Thierry Ducom*
***Son**: Alain Garnie et Jean-Paul Guirado*
***Mont.**: Sarah Matton*
***Prod.**: Philippe Cosson - Les Films du Grain de Sable*
***Dist.**: Malofilm Distribution*
***Int.**: Denis Lavant, Dominique Froh, Vanessa Guedj, Jean-François Gallotte, Marie Roversi, Claude Sigala et les jeunes du Coral*

Souvent comparé à Ken Loach (**Regards et sourires**, **Riff Raff**) en raison de la fidélité qu'il témoigne envers ces mal «traités» des médias, Jean-Michel Carré a eu envie de réaliser une fiction qui rapprocherait les thèmes de la délinquance et de la folie. Comme le souligne le réalisateur, l'unique alternative offerte par la société pour résoudre ces problèmes sociaux est l'enfermement. Avec 20 ans de documentaires et quatre longs métrages à son actif (**le Ghetto expérimental**, **Alertez les bébés**, **Votre enfant m'intéresse**, **Galères de femmes**), Jean-Michel Carré signe ici une réalisation à mi-chemin entre la réalité et la fiction. Le versant fiction sert principalement de fil conducteur entre les différents moments vécus par le personnage principal. Du côté «documentaire», plusieurs choix de mise en scène renforcent ce sentiment de réalisme et de véracité soit l'utilisation du Coral comme plateau de tournage, une distribution qui réunit à la fois des comédiens et des pensionnaires de l'endroit et des images délavées qui s'apparentent à celles produites par une caméra vidéo.

Le générique nous jette immédiatement au cœur de la vie du personnage principal qui vit dans les bas-fonds d'un Paris nocturne. Au Coral, une caméra attentive scrute les réactions et les émotions de ces personnages sans fard et nous plonge dans un univers intime et singulier. Un montage saccadé et vif où l'ellipse est souvent utilisée permet au spectateur d'être témoin d'un quotidien capté sur le vif.

Mais la qualité première de ce film réside dans la complicité qui existe entre les différents comédiens, «personnages du réel» et le réalisateur. L'interprétation de Denis Lavant, *alter ego* de Leos Carax (**Mauvais Sang**, **les Amants du Pont-Neuf**), est remarquable de franchise et de justesse comme celle de Claude Sigala qui non seulement joue ici son propre rôle, mais signe également le scénario. Quant aux pensionnaires, ils sont tantôt interprétés par des comédiens mais aussi par des jeunes vivant au Coral. Il est difficile de départager les comédiens professionnels des «malades» tant leur jeu est réaliste et efficace.

Jean-Michel Carré nous offre un film troublant qui présente une solution à l'enfermement dans un encadrement à contre-courant de la norme où sont privilégiées confiance et liberté. Claude Sigala et ses acolytes, grâce à un investissement sans limites de courage et de patience envers des individus singuliers mais très humains, prouvent que, manifestement et avant tout, ils les aiment. Jean-Michel Carré aussi d'ailleurs. Son œuvre en est visiblement le témoignage. ■

Denis Lavant dans ***Visiblement je vous aime*** de Jean-Michel Carré